



ce texte est volontairement écrit sans majuscules.
le e muet pour le féminin a également été enlevé des textes conjugués (sauf les citations dont on a conservé la graphie originale).
dans crime et ornement, Adolf Loss parle d'une nouvelle architecture sans fioritures,
j'aspire à une langue neutre, non dogmatique, où les aspirations de chacun disparaissent, où les traces et empreintes d'une vieille pensée qui n'est pas la mienne, disparaissent. nous devons actualiser une langue comme notre pensée. la majuscule n'est qu'un ornement, la sur-différence entre le féminin et masculin, exacerbé était le reflet d'une époque, il ou elle suffit, il est temps d'enlever ce e, inaudible. le masculin ne peut plus le remporter sur le féminin comme nous l'avons appris à l'école. de même que le fait d'avoir masculinisé ou féminisé certaines formes de la nature contraint notre pensée, dans une fausse direction, toute forme sur terre ou dans l'univers ne relevant pas d'un sexe devrait avoir une terminologie neutre.

**elle
voyait
les
choses
dans
la multiplicité
de leur relation
et non
comme
des objets
isolés.**

les mots et les roches
contenaient un langage qui
suivait une syntaxe de
fentes et de ruptures ;
il suffisait qu'elle regarde
n'importe quel mot assez
longtemps pour le voir
s'ouvrir en une série de
failles, en un terrain de
particules, chacune d'entre
elles contenant son propre
vide.

elle avait tout donné.

pour être là aujourd'hui.
dans cet instant démesurément immobile.

telle une roche

elle s'isolait.
elle s'insolait.
elle s'exposait.

et tu attends, et tu attends l'unique,
qui amplifie à l'infini ta vie;
la puissante, l'extrême,
le réveil des pierres,
profondeurs, qui t'appartiennent.
s'assombrissent dans les bibliothèques
les volumes en or et bruns;
et tu songes en ces pays traversés,
à des tableaux, [...]

cette source impossible à regarder serait la matière première de son exposition. il était toujours question finalement de sous-exposition ou de sur-exposition. que voulait-elle voir ? à quel moment, et pourquoi ?
minéralogie, philosophie, ornithologie, anthropologie, psychologie, nanotechnologie, physique quantique, phénoménologie, onthologie, astronomie, épistémologie, archéologie, sociologie, la liste n'en finissait pas. chaque science avait été séparé les unes des autres durant des siècles. bien que l'extelligence recouvrait à présent de plus en plus notre sphère, que les villes, bibliothèques, infrastructures politiques participaient à cette extention. M. essayait, non pas de trouver la pièce manquante, mais de nouer, souder, coller, colmater, fabriquer, restaurer, construire à sa façon des liens entre différents domaines. la lecture du monde qu'elle pouvait avoir n'était que partielle, l'être humain ne peut l'englober. c'est le globe qui nous contient, tel une bubble. elle créait son propre système de navigation. M. avait remarqué qu'à chaque fois qu'elle posait son regard sur un objet et le mettait en lumière, par un effet mystérieux, les autres éléments passaient dans l'ombre. le goût illimité d'observer, de contempler et d'apprendre par elle-même était une constante de sa vie dès sa naissance, oui dès sa naissance et peut-être même avant. elle s'étonnait tout le temps et ce depuis toujours.

18 degrés sous l'horizon, c'était l'heure à laquelle elle avait posé ses valises sur le sol arizonien. des rayons, de l'espace, de la matière. où était le temps ? elle avait l'impression qu'ici, il n'existait pas. était-ce une sensation physique ou une simple vue de l'esprit ? comment cette présence si forte l'avait-elle envahi ? elle ne savait pas quel jour on était. ses poumons essayaient de se gonfler dans cette aridité. il n'y avait pas d'oxygène. le fait qu'il n'y ait pas d'air renvoyait à l'écho qu'il n'y ait pas de temps. cette espèce de silence provoquait le même effet, celui d'être dans une boîte de pandore malgré cette lumière intense. tout était orange avec de légères nuances roses. tout brûlait. ces schismes au coeur des rocs permettaient juste aux ombres de s'installer ici ou là. seul, une source lumineuse vibrait.

Il y a aussi des images fausses au sujet desquelles on possède une croyance vraie : par exemple, chaque soleil apparaît de la dimension d'un pied de diamètre, et pourtant on est convaincu qu'il est plus grand que la terre habitée.

dans sa boîte crânienne, l'image d'une forme en sable pétrifié par le sel, qu'elle avait ramassé au bord de l'eau, et soigneusement conservé depuis l'âge de ses 11 ans. lorsqu'elle parlait de cette étrange chose, elle évoquait une architecture hopi. elle s'exprimait avec ses mains, par fragments. elle se rendait compte de la limite d'essayer de définir les choses. elle voulait être universel, objectif, presque scientifique dans sa description mais elle savait qu'il n'était pas ici question de justesse, mais de sensations, d'impressions. ses mains se repliaient vers elle, et par une inclinaison s'ouvraient vers les autres, dans un va-et-vient. elle aurait pu écrire le journal d'un flou car chaque objet qu'elle touchait lui apparaissait cru, recouvert d'une pellicule blanchâtre, comme un nouveau né enduit d'un placenta qui lui donnait le sentiment de ne pas saisir la chose dans son entièreté, au premier abord. lorsqu'elle avait enfin réussi à les découvrir, elle se sentait à son tour de plus en plus indéfini aux yeux des autres, plus elle découvrait... plus une forme de netteté s'installait en elle, plus elle sentait qu'elle échappait aux autres, qu'elle glissait à son tour des mains des autres.

les briques étaient arrivés au musée. ce n'est pas sans complication qu'un mur verra finalement le jour. si jusqu'à présent il n'y avait qu'une seule partie du corps féminin, la cuisse de la femme, qui a, un jour, servi à mouler les tuiles rouges et si l'homme prenait toujours la mesure de sa main ou de son pied pour en déterminer la taille de la brique, il en serait autrement pour M.

pourquoi l'angle de la réflexion était égal à celui de l'incidence.

ces questions étaient autant de l'ordre de la physique que de la métaphysique.

**comment peut-on
voir jusqu'à six
soleils dans ce
cercle blanc :
le premier
directement, les
deux suivants par
réfraction et les
trois autres par
réflexion.**

lors d'un voyage en Italie, elle rencontra un homme qui fabriquait des noyaux! *en fonderie, un noyau est un composant du moule réalisé en sable et permettant de réaliser des évidements intérieurs de la pièce ou des zones en contre dépouille.* elle visita son usine, et décida d'inverser le principe, au lieu d'en faire un moule, elle en sortirait une forme. une cellule en sable. ce n'était pas la première fois que son travail relevait d'une inversion de principe. les formes étaient triangulaires, certaines portaient au centre un cercle. elles étaient des formes fondamentales, le choix du calcul qui avait déterminé la taille de ces briques était lui aussi universel et ne reposait pas sur une dimension égocentrique. d'ailleurs peut-être qu'un jour quelqu'un s'amusera à retrouver l'origine de ce chiffre.

elle ne voulait pas nommer toutes les significations liés à ces deux formes. elles étaient multiples, de tout temps, les interprétations se croisaient suivant les civilisations. elle voulait attendre, entendre si une signification nouvelle allait apparaître ou si l'être humain, du XXI^{ème} siècle, allait forcément plonger dans sa mémoire pour décrire ce qu'il allait voir. elle se sentait proche d'Arnold Schönberg qui découvrait parfois 5 ans après pourquoi il avait écrit telle partition. elle n'avait pas envie de les nommer : briques, elle préférait le mot cellule, du latin cellula « cellule de moine ». ce mot renvoyait à une forme de solitude et à cet espace PRESQUE inabité, disponible. la définition du mot cellule, trouvé sur internet lui convenait également :

unité biologique structurelle et fonctionnelle fondamentale de tous les êtres vivants connus, puis petite unité vivante capable de se reproduire de façon autonome.

on se multiplie en se divisant. l'objet était déjà là. elle mettrait à présent le temps qu'il faut pour la définir. il était aussi difficile pour elle de traverser un désert que de nommer une chose avec précision. il lui fallait du temps, beaucoup de temps, des angoisses démesurés. ici, elle voulait, comme toujours, faire apparaître ce que les autres cachent. elle avait donc rendu visible la rencontre de deux murs à l'entrée de la salle. l'œuvre commençait à se définir ici par la sanctuarisation d'un fragment d'espace. l'espace devait rester ouvert malgré tout, elle voulait sentir l'espace, sans aucune sensation d'enfermement. elle voulait un plein vide, des espaces espacés, des formes intérieures vacantes. elle était immergée dans cet espace, elle ne pouvait pas le prendre physiquement à bras le corps, ce sera mentalement, en ce lieu suprême, en son crâne, aurait dit Samuel Beckett. elle prenait conscience de ce qu'elle touchait à peine du doigt. son état d'esprit, sa vision des choses se précisait. elle voulait la partager.

elle voulait écrire la soleil ou une soleil, comme en allemand : die sonne cela sonnait faux. le langage qu'elle utilisait, depuis sa naissance l'avait formaté. une langue, une idéologie, qui ne lui convenait pas. en japonais il n'y avait pas un mot mais cent mots pour le seul mot : soleil, dans sa langue natale. de l'angleterre, elle conservait une certaine neutralité de cette langue anglaise qui lui convenait assez bien : a sun. c'était facile de tout renverser. en passant d'une langue à une autre....tout s'écroule, tout ce qui est contenu, figé, glisse, s'effondre. regardez bien à la lentille ! soleil ou lune n'ont pas de genre. elle savait que l'art est un dialogue, quelque chose qui comme en philosophie, se féconde à travers la parole. on ne fait jamais rien seul. pourtant son désir de solitude ne cessait de grandir. aller en soi-même et ne rencontrer des heures durant, personne.

elle s'était perdu dans ce paysage de sable, un jour, sans eau, sans rien. une angoisse, trop humaine comme une pique mortelle, l'avait gagné. prise de panique, par réflexe, dû au conditionnement de son être, ou à son cerveau reptilien, elle s'était mise à courir, courir,courircourircouricourir. les rayons blancs venus d'ailleurs, commençaient à peine à renaître de l'autre côté du monde. elle courait, aveuglé, courait, sans savoir où aller, tout droit, traçant une ligne derrière elle..... elle courait avec des sensations lumineuses qui lui traversaient tout le corps. la force de ces rayons l'avait transpercé, au point qu'elle tomba plusieurs fois. cette oxydation s'arrêta au bout d'une simple petite demi heure. pour elle, une éternité. commença alors le début d'une forme non pas d'errance physique et mentale dans ce désert peint, détaché de tout principe, mais justement un road movie avec un but précis.

elle installait un miroir...

il était suspendu... rond comme un soleil... il tournait sur lui-même.

Il était devenu un symbole d'illusion aussi immatériel qu'un film projeté.

comment se forment les nues qui font apparaître plusieurs soleils.

de combien les rayons sont détournés par les corps transparents qu'ils pénètrent.

elle voulait
écrire la soleil
ou une
soleil, comme
en allemand :
die sonne...

les pellicules photo
étaient restés
depuis des années
sur une étagère,
elles étaient là et
représentaient une
partie de sa
mémoire non
développé, non
exposé à la lumière.

au cours de cette longue insolation, au moment où le soleil apparaissait au point le plus haut, elle avait sur-exposé le paysage à l'aide d'un appareil photo et avait rempli, à ras bord, un sac de sport en nylon, de sable.

de retour à paris, le fait de savoir qu'elle avait capturé sa mémoire lui suffisait. l'idée de la développer n'annonçait peut-être qu'une désillusion à laquelle elle n'avait pas envie d'accéder. les pellicules photos étaient restés depuis des années sur une étagère, elles étaient là, et représentaient une partie de sa mémoire non-développé, non exposé à la lumière. il s'agissait bien là de choisir ses actes, au quotidien, afin de se définir soi-même, de se développer soi-même. exposer ces films à la lumière, signifiait, les révéler aux autres... elle n'en ressentait pas l'utilité.

avant de se mettre à courir, au moment où elle eu le sentiment d'être seul au monde, perdu, dans ce désert peint. elle se déshabilla, s'allongea par terre, face au ciel. son corps s'appuyait sur des formes anguleuses et des sections sèches et pointus, qui lui piquaient toute l'enveloppe de sa peau. Un silence, si doux, si dense, dans cet endroit calme et retiré, elle sentait l'entièreté de son système sensoriel qui commençait à se détendre. elle avait l'impression que son corps ne ressentait plus le sol. quelque chose s'ouvrait. elle était elle multiplié par elle-même. des rayons si forts, si éblouissants, lui donnait la sensation que son front touchait la voûte des cieux.

un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement.

M. rassembla les pellicules photos non développés, elle les enmena avec elle au MAC VAL. elle les étendit sur une petite section de bois, en hauteur sur un deux murs blancs de la NEF. un mur en mousse polyuréthane rose à cellules ouvertes venait d'être terminé.

un soir, pendant qu'elle s'occupait de sa fille, il lui revint cette sensation difficilement descriptible qu'elle eut dans le désert ocre, rouge. M continua de jouer avec Blanche, mais sa vision n'était plus la même, elle avait extrêmement chaud, elle s'assit sur le parquet, eut des vertiges, s'allongea, pour ne pas tomber. à l'intérieur de son corps, le flux de son sang était ralenti, des gouttes salés coulaient depuis son front vers ses tempes, la salive lui manquait, du milieu de son visage, le sang coulait. elle ne sentait plus son corps, quelques minutes plus tard, toutes ces sensations disparus.

elle se mit à chercher un livre contenant l'histoire de celui qui inventa le verbe «photographier», elle avait une vague idée... où il pouvait être...même si elle était insatisfaite de cette bibliothèque qu'elle avait pourtant dessiné avec soin. Malgré ses efforts, l'ordre qu'elle avait esquissé, loin d'une classification décimale, ne lui permettait pas aujourd'hui de retrouver ce livre. à une heure du matin, en allant se coucher, elle le retrouva dans une pile près de son lit: Phasmes. Essai sur l'apparition, de Georges Didi-Huberman.

bien avant de le lire, elle était partie plusieurs fois dans le désert. à son retour, elle voulut se souvenir de ces sensations visuelles et tactiles et conçut un livre nommé : 978-2-916636-00-5

qui était non pas un plaisir des images et des formes de la réalité, mais comme celle d'une jouissance infinie de l'image sans forme : cette pure intensité tactile qu'est la lumière en flots sur notre visage offert...

elle aurait dû l'offrir à Georges Didi-Huberman, dont elle avait été une élève clandestine, mais sa pudeur l'en avait empêché. un rendez vous manqué, mais il n'était pas trop tard, le temps est relatif... A présent, ouvert page 49, du sable s'écoulait d'entre les plisures, elle rit, et se mit à lire :

Celui qui inventa le verbe «photographier» vivait dans une chaleur intolérable, contre un escarpement du mont Sinaï [...]

on eût dit que l'air étouffant et sacré avait contraint cet homme à une espèce de silence définitif. il n'était pas un de ces grands savants du désert il ne cherchait, lui, ni moral, ni même connaissance. il se contentait d'être -être sous l'inhumaine lumière. il désirait, bien sûr, fixer le soleil...

L'homme [...]

[...]avait un jour plongé dans une grande vasque de marbre rouge, [...]

et de cette immersion baptismale il était ressorti avec un nom nouveau, son vrai nom humble «philothée» et la certitude pour toujours d'avoir été dans l'eau révélé pour ce qu'il était au plus essentiel de lui-même [...]

to kat' ei kona, ce qui signifie : l'être-selon-l'image [...]

l'homme qui inventa le verbe «photographier» désirait donc se transformer lui-même en une image [...]

un jour, donc-peut-être un midi, brûlant sur son escarpement, ayant trop longtemps fixé le soleil, il inventa le verbe «photographier» [...]

il ressentait son corps et l'intérieur de son corps semblables à une flaque de cire sanglante que vient frapper un sceau. C'est là en moi, pensa-t-il que le dieu lumineusement s'empreint, phôteinographeistaï, se «photographie».

**Il inventa ce verbe
comme un verbe
qui ne serait ni
actif ni passif,
mais tenterait
de prononcer
une expérience
pure, sans sujet
prédateur ni objet
de la prise.**

**tout
ce qui est
contingent
devient
nécessaire
par la suite.**

elle n'avait plus d'appréhension dans ces zones arides. il était tard, très tard lorsqu'elle retrouva sa voiture sur le bord de la route, 108 fahrenheit à l'extérieur, 140 à l'intérieur. Elle engloutit le fond d'une bouteille d'eau bien chaude et ferma les yeux. on ne voyait plus le soleil ; pourtant le ciel était encore clair, un sfumato recouvrait cette matière extraterrestre de façon inquiétante. il n'y avait plus d'ombre. les reliefs semblaient s'être retirés, dans une clarté monochrome. elle tourna la clé, accéléra. une atmosphère surnaturelle écrasait le jour. aucune inquiétude l'embrassait. objects in mirror are closer than they appear. elle se retourna et contempla l'étendue du désert. un paysage étouffé et laiteux, s'étalait devant et derrière elle, une ligne noire, sineuse, le surlignait. elle scrutait le bitume, ses yeux fixes observaient, à la vitesse de 80km/heure, les défauts de la route, cet asphalte qui avait subi lui aussi, toute la journée, la chaleur des rayons.

rien ne l'arrêtait, le silence l'aidait. toute la nuit, elle avait traversé le désert peint pour arriver à Walpi, sur les traces des hopis. elle se souvient encore, très précisément, de ces briques agencés en forme de U, qui contenaient de longues plumes noires en train de brûler au grès du vent. elle était arrivée à l'heure du déjeuner, un marché s'étalait là sous ces yeux. l'accueil ne fût pas heureux, on refusa qu'elle s'assied autour d'une table. elle avait sûrement mauvaise mine mais la raison était lié à sa couleur de peau. son épiderme était le miroir de leur mémoire. elle mangea finalement dans sa voiture, tout en conduisant. son carosse commençait à peiner, les pentes étaient rudes, les virages dangereux. elle n'aperçut aucun panneau danger. ni d'ange aux alentours d'un monolithe en pierre, cerné de petits tas de cailloux.

plus haut le village. une personne qu'elle ne connaissait pas, et dont elle n'avait pas imaginé la rencontre, l'attendait. tout ce qui est contingent, devient nécessaire par la suite.

elle se trompait aisément en jugeant de la distance lorsqu'elle était à l'extérieur. combien il y avait de pas entre elle et ce tas de sable ?

à l'intérieur, par contre tout devenait simple et limpide, l'homme avait tout construit depuis un siècle, en rapport avec à sa taille. il n'y avait plus de dieu, ou de formes surnaturelles qui viendraient rompre ce nouvelle équilibre. la salle qu'Alexia lui avait offert, s'appelait pourtant la nef. M avait proposé de recouvrir le sol d'un blanc RAL9010. l'espace apparaissait, à présent, harmonieux. elle aurait pu s'arrêter là. cela suffisait. à cette idée, elle rit, naturellement.

une angoisse s'immiça aussitôt, pourquoi, ne l'avait-elle pas fait, de s'arrêter là. c'était peut-être déjà trop. trop lumineux, trop blanc, trop évident. on ne l'avait pas invité pour ça, juste pour ça. il fallait répondre, encore, dire plus. M. n'avait pas eu le courage de s'arrêter. c'était sa vanité.

elle y avait longuement réfléchi, ces colliers lourds de fer qu'elle trainait, il était temps d'effacer toutes ces recommandations. elle avait gommé un grand nombre de mots dits, mais il en restait, plein, enfouis, cachés, qui remontaient à la surface par surprise, pire encore qui agissaient de manière insidieuse, modifiant ces gestes et actes sans qu'elle s'en rende compte. ils étaient là, comme des greffes qui ont réussi à prendre au sein même de son cerveau. il fallait parfois plusieurs opérations avant qu'elle se soit détaché de certaines dictats. elle sentait la pression et le poids de chaque mot, elle voyait comment le sens de chaque phrase prononcé l'affectait. elle arrivait, parfois, à les ouvrir. une observation sereine lui permettait de voir ces fentes et points de ruptures céder. elle se demandait dans combien de moules, elle avait pu être formé après le ventre de sa mère.

Je vis sur la Terre à l'heure actuelle, et je ne sais pas ce que je suis, je sais que je ne suis pas une catégorie, je ne suis pas une chose, un nom... Il me semble être un verbe, un processus évolutif ; une fonction intégrale de l'univers.

les maisons toutes en pierre de sable (sandstone), haut village comme un cristal blond parmi ces structures de rochers par tables horizontales dont les larges masses érodées qui donnent l'impression d'une superposition et dressent des figures d'oiseaux.

la situation intensifiait ce phénomène étrange d'être, le fait d'être ici, immobile, à regarder, à penser, à écouter des heures ce que certains nomment le silence, à travers l'étendue, à travers le soleil, à travers le sable, à travers....l'espace. elle n'avait envie de rien, ni de boire, ni de manger ni de se déplacer, elle voulait juste être là. une forme de renaissance prenait corps.

**Je vis sur la Terre
à l'heure actuelle et
je ne sais pas ce que
je suis, je sais que
je ne suis pas une
catégorie, je ne suis
pas une chose, un
nom... Il me semble
être un verbe, un
processus évolutif ;
une fonction
intégrale de l'univers.**

**une
brique
est
un
bout
de
paysage
cristallisé.**

l'architecte Vitruve déclare que la nature a agencé les dimensions de l'homme de la façon suivante :

Si tu écarter les jambes au point de réduire ta taille d'un quatorzième et que tu ouvres les bras et les lèvent jusqu'à toucher le sommet de ta tête, avec tes doigts médians, sache que le nombril sera au centre du cercle formé par les extrémités des membres étendus, et l'espace entre les jambes formera un triangle équilatéral.

le lendemain, elle prit un seau, ouvrit le sac de nylon, laissa couler cette matière qui essaie sans cesse de s'échapper entre les doigts, dans le liquide transparent. elle recouvrait le sable de sa peau. le monde entier avait foulé et senti le sable contre sa peau. elle voulait déplacer ses perceptions. le sable paraissait plus grossier sur ces matrices, qu'il ne l'était en réalité. que voulait-elle faire ? un château ? elle commença à monter une forme comme si elle utilisait de la glaise. une forme simple, triangulaire avec un cercle en son centre. elle laissa sécher la forme au soleil... le soleil tapait, tapait tapait...

une brique n'est qu'un bout de paysage cristallisé.

Il fallait tout détruire pour tout reconstruire. et là il fallait bien tout construire pour tout détruire

il fallait les unir ces grains. ces rayons fous, brûlants, passaient en moins d'une seconde du soleil jusqu'à nous. l'objet était à présent solide.

Loic Le Ribault l'homme qui faisait parler les grains de sable.c'est un des esprits scientifiques les plus brillants de la seconde moitié du XXe siècle, spécialiste de sédimentologie, qui a considérablement modernisé les techniques de police scientifique française, a démontré les pouvoirs thérapeutiques d'une substance qui échappe aux autorités médicales et aux laboratoires pharmaceutiques. Il découvre le pouvoir de la silice organique, c'est à dire du sable. Loic L.R a 24 ans lorsqu'il devient expert en MEB, microscope électronique en balayage. il crée l'exoscopie « méthode de détermination de l'histoire sédimentaire des grains de sable par étude de leur surface au microscope électronique à balayage». les compagnies pétrolières font appel à lui... car là où il y a du pétrole il y a beaucoup de sable.

Vous pensez sans doute que le sable est quelque chose de très ordinaire, mais si il est vrai qu'il est abondant, il recèle des trésors insoupçonnés, les traces et les empreintes de tout ce qui l'a traversé, frôlé, effleuré. comme une fantastique et éternelle mémoire, le sable restitue, à qui sait l'interroger, une invraisemblable multitude d'informations, non seulement sur l'histoire de la nature et le passé de la terre, mais sur tout ce qui a bougé, vécu, souffert ou tué à son contact, même le plus léger. quoique vous fassiez sur le sable, vous l'oublierez peut-être mais lui ne l'oubliera jamais.

il n'y avait plus de réponse à trouver, juste des micro-changements à effectuer en soi comme à l'extérieur pour un effet papillon. tout n'est plus qu'une question de détail. peu importe le mouvement cela reviendrait au même. Intérioriser ce qui est extérieur, extérioriser ce qui est intérieur.

le deuxième mur commençait à voir le jour, parallèle aux fenêtres, afin que la lumière le traverse. elle fût déçu, au moment où les vitres avaient été mises à nus, car elle n'étaient pas transparentes, mais sablé ! un comble ! la lumière naturelle traversait le verre par diffusion et réfraction. cette salle ne permettait pas d'inscrire les cellules comme elle l'avait conçu au départ. le sol, la répartition du poids, l'avaient contrainte à revoir ce qu'elle avait imaginé. cette seconde membrane ferait 6 m de haut et 8 m de large, c'est ce mur qui inscrira au sol l'ombre et la lumière, tel une empreinte. ces cellules seraient peut-être habités, par différents éléments. des oiseaux peut-être, des sunbirds tant qu'à faire ! ou encore de petites sphères en verre... afin de montrer ces états de la matière. le sable c'est du verre et inversement.

M. se rendait compte que ces moment passés dans le désert avait resurgi encore une fois, ici, sans qu'elle s'en rende précisément compte au départ.

elle installait une aile d'oiseau brûlé... un diamant. rien que du carbone.

ces cellules de sable agencés les unes par rapport aux autres, formaient finalement un tissu suspendu, un épiderme, une peau qui respire grâce aux pores (bas latin porus, du grec poros passage) à la surface de celle-ci. c'était un collage, la sensation de la peau en contact avec le sable, s'était cristallisé sous une autre forme. une symbiose. cette sensation qui était à l'origine d'une émotion cachait quelque chose. elle sentait que cette émotion ne lui appartenait pas, qu'elle était inscrite depuis longtemps dans ses gènes. elle sentait bien, cette émotion primitive révélerait autre chose.

**quoi que vous
fassiez sur le
sable, vous
l'oublierez
peut-être, mais
lui ne l'oubliera
jamais.**

Dans l'antiquité, les pierres n'étaient pas seulement choisies pour leur beauté ou leur solidité comme matériau de construction, leurs propriétés conductrices intrinsèques des courants électromagnétiques et autres courants terrestres étaient aussi mises à profit. Partout dans l'antiquité, les pierres contenant une importante proportion de quartz piézoélectrique constituaient le matériau de choix pour les cercles de pierre, temples et tombes.

elle se demandait si les humains se rendaient compte que lorsqu'ils s'allongent sur du sable, ils sont en contact avec une mémoire. faisons nous ce geste inconscient pour être un lien avec un passé oublié ?

les cristaux nous rappellent les structures à l'origine de notre univers. toute matière, tout ce qui est tangible et solide, doit son existence aux propriétés organisatrices des cristaux. les pierres émettent des radiations et, comme elles sont extrêmement durables et très permanentes (...), elles émettent la même information avec une grande constance. on pourrait les comparer à des émetteurs radio diffusant toujours la même émission. chaque grain de silice ou pierre, ou cristal possède son propre rayonnement qui influence notre organisme.

cette matière était partout... utile.. implacablement, irremplaçable.. pour notre évolution.

dans l'antiquité, les pierres n'étaient pas seulement choisies pour leur beauté ou leur solidité comme matériau de construction, leurs propriétés conductrices intrinsèques des courants électromagnétiques et autres courants terrestres, étaient aussi mises à profit. partout dans l'antiquité, les pierres contenant une importante proportion de quartz piézoélectrique constituaient le matériau de choix pour les cercles de pierre, temples et tombes.

oeil le seul soleil de mon âme

M. scrutait les cellules, la lumière à travers, son regard scannait la matière, ses yeux balayaient l'espace dessinés entre chacune d'elles, avec un air curieux. sa pupille reflétait l'objet. un assistant qui se tenait de l'autre côté du mur, sourit au croisement de son regard. elle imaginait avec ravissement ces murs à l'extérieur, elle voyait déjà les cellules de sables s'éroder, sous l'effet de l'entropie.

un cristal est un amalgame d'énergie et de minéraux qui s'inscrit dans un réseau tridimensionnel ordonné. Chaque type de cristal présente un motif géométrique unique, avec des facettes ordonnés et une composition chimique précise. bien que les cristaux puissent sembler solides, comme tout ce qui existe dans l'univers, ils ne sont en réalité que des particules vibrant dans un vaste espace défini et apparemment vide.

ici, dans n'importe quel musée sur cette terre, il y a une organisation qui frôle la néguentropie. il faut conserver... et construire... M. pensait à l'idée d'un musée entropique où toutes les oeuvres évolueraient en permanence, ce serait la même exposition. mais les oeuvres seraient laissés à leur propre condition, évolution, ou à la propre désintégration. à la fin, nous visiterions un musée de poussière. mais pour l'instant, l'être humain s'oppose au chaos et à la désorganisation qui régit les systèmes physiques. il lutte.

ces divagations, auxquelles M. pensait, disparaissaient au fur et à mesure que les murs montaient dans l'espace. elle voyait, à présent, uniquement des prismes droits à base triangulaire, des formes abstraites. ces volumes jouaient avec le dessin de chaque forme, plus ou moins ombrés, de nouvelles perspectives se mettaient en place. si votre oeil est aiguisé, vous pourriez voir ces prismes, uniquement en regardant son dessin grâce aux ombres, le motif que votre regard essaiera de fixer, pourra vous donner le vertige, sa texture ou sa couleur réfléchiront toutes les autres rayons de lumière. son espace, en son sein, vous entourera, sa dimension vous ramènera à votre propre corps. des volumes à l'intérieur de ce même volume apparaîtront tel une sphère, les petits triangles se déplaceront avec vous.

plus l'attention de M. était grande, plus de nombreux phénomènes se révélaient.

Comment il suffit de concevoir la nature de la lumière pour entendre toutes ses propriétés.

Comment les miroirs, tant plats que convexes et concaves, font réfléchir les rayons.

Les corps qui se déplaçaient ne devaient point s'arrêter contre ceux qui les faisaient se réfléchir.

Enfermé entre quatre murs (au nord, le cristal du non-savoir, paysage à inventer au sud, la mémoire sillonnée à l'est, le miroir à l'ouest, la pierre et le chant du silence), j'écrivais des messages sans réponse, détruits à peine signés.

elle voulait entendre un son, dans cette nef, elle contacta un ami Leonard, et le fit venir dans cet espace. elle lui parla des expériences menés par Ernst Chladni, Hans Jenni. ils avaient fait plusieurs opérations comme celle d'utiliser une plaque de verre sur laquelle ils avaient déposé du sable, la plaque était soumise à une vibration ou à un son.

**bien que les
cristaux semblent
solides, comme
tout ce qui existe
dans l'univers, ils
ne sont en réalité
que des particules
vibrant dans un
vaste espace défini
et apparemment vide.**

**le sable s'arrangeait
alors en
d'extraordinaires
figures géométriques.
Ces figures étaient
segmentés en
cellules symétriques
d'autant plus fines et
complexes que la fré-
quence vibratoire est
élevé.**

le sable s'arrangeait alors en d'extraordinaires figures géométriques. Ces figures étaient segmentés en cellules symétriques d'autant plus fines et complexes que la fréquence vibratoire est élevé. le sable pulsait et s'organisait en polyèdres. par ce procédé, le son était transcrit en formes. toutes ces figures acoustiques sont analogues à des formes que l'on trouve dans les végétaux et les animaux, et aussi dans les planètes et les crop-circles. se pourrait-il que l'univers et la nature aient été créés par des sons, comme le rapportent les mythes de nombreuses traditions?

On entend chanter dans une maison (Oraibi). C'est un Indien qui s'entraîne pour la danse du Serpent du 22 août. À cette occasion les hopi se mettent en quête de traces de reptiles. Il faut capturer des rattlesnakes d'une certaine taille (très grands). Ils sont mordus parfois mais n'en sont pas incommodés. À l'époque des danses ils absorbent pendant une dizaine de jours un très puissant antidote dont la composition est un des secrets hopi les plus grands.

Leonard ouvrit son ordinateur, qui ne pourrait pas fonctionner sans les propriétés piézoélectriques du quartz. M. aurait dû préciser dès le départ, *que le quartz est une espèce minérale du groupe de silicates. constituant 12% (en masse) de la lithosphère, le quartz est le minéral le plus commun, il est partout, oxygène et silicium sont les premiers constituants par ordre d'importance de la lithosphère, c'est un composant important du granite, (quartzite) et sous forme sédimentaire (sable).*

il se mit au travail, cherchant des sons en écho aux formes géométriques des différentes cellules. les sons peuvent-ils se manifester par des formes? ils se propagent partout dans l'espace de façon invisible. si on leur prête un peu plus attention, on remarque qu'un son possède une structure qui se déroule dans le temps. il a un début, un rythme et une fin et nous pourrions parfois dessiner cette forme qui se déploie dans l'espace. il semble naturel que des structures rythmiques inscrites dans le temps puissent avoir des correspondances avec des structures géométriques inscrites dans l'espace. parfois, on devait faire les choses à l'envers. enfin il y a t-il vraiment un sens ?

elle ouvrit un carton et sortit une longue corde tourné en chevron. tel une chaîne d'ADN, elle la fit passer au centre d'une cellule.

au lever du
jour, nous nous
éveillons pierres.
rien, sinon la
lumière. Il n'y
a rien sinon la
lumière contre la
lumière.

Leonard et M. étaient frappés par la ressemblance des formes avec des figures cymatiques, de la biologie à l'astrophysique. leurs formes étaient construites sur des lois géométriques précises qui avaient de grandes similitudes avec les figures sonores et vibratoires. était-ce seulement un hasard ? ou bien les similitudes de formes nous indiquent-elles une similitude de causes ?

en attendant...

elle avait tout donné,
pour être là aujourd'hui,
dans cet instant démesurément immobile.

seule,

telle une roche

elle s'isolait.
elle s'insolait.
elle s'exposait.

une longue sédimentation était en cours.
la solitude est le fond ultime de la condition humaine. M. savait que
l'être humain est l'unique être qui se sente seul et qui cherche l'autre.



SIX SOLEILS
MORGANE TSCHIEMBER

une sur-exposition du 17 septembre 2016 au 5 mars 2017

citations dans l'ordre d'apparition :

Robert Smithson, Rainer Maria Rilke, Aristote, René Descartes, Wikipedia, René Descartes, André Breton, Georges Didi-Huberman, Richard Buckminster Fuller, Boris Vian, Léonard de Vinci, Loïc le Ribault, Wikipedia, René Descartes, André Breton, Octavio Paz.

Mille mercis à Alexia Fabre, et toute l'équipe du MAC VAL, à AFL, Camille, Charlotte, Julie, Sammy, Zoaire, Benjamin, David, Jérôme, Julija, Merris, Fred Leonard, Gregory Lange, Alain Sublet, Geraldine Blais, et à tous ceux qui ont participé de près et de loin à cette exposition.